

Mauvaises nouvelles.

Dans la famille, dans la communauté, dans le quartier, dans le pays, sur toute la terre, la maladie étend sa toile, emprisonnant tous ceux qui, imprudence, imprévoyance, malchance, passent à sa portée, pompant leurs forces et leur vie, s'engraissant de leurs corps souffrants, les laissant exsangues et mourants pour prendre au piège d'autres innocents.

Il y a les « salauds ordinaires », qui, sans états d'âme, font fi de tout ce qui n'est pas eux, volant, chez nous, masques et blouses, laissant, dans d'autres contrées, le virus se propager, en choisissant délibérément et cyniquement de sacrifier vingt mille personnes sur l'autel de « l'immunité naturelle ».

Il y a les obstinés du déni, qui, la tête cachée dans le sable, jouent le scepticisme, l'individualisme, la rébellion, le « je fais ce que je veux », dressant bien haut l'étendard de leur « liberté », s'octroyant, dans leur aveuglement criminel, le « droit » de condamner à mort les autres.

Il y a les obstinés de la lutte, qui combattent pied à pied, à perte de souffle pour arracher les malades aux griffes de la bête, acculés à déjouer les embûches mortelles de ses sinistres alliés, la pénurie de masques, l'insuffisance criante des respirateurs, les vagues de corps en détresse qui déferlent, de plus en plus hautes, de plus en plus menaçantes, sur les grèves des hôpitaux submergés.

Il y a les obstinés de l'héroïsme humble et quotidien qui, sans fanfare ni trompette, prêtent une bicyclette à une infirmière réquisitionnée à l'hôpital, font les courses pour des personnes âgées, font l'école à domicile pour des enfants brutalement déscolarisés, maintiennent le lien par téléphone avec ceux que le confinement a enfermés dans leur solitude en même temps que dans leur logement et qui, se bouchant les oreilles au chant des sirènes printanières, contemplent par la fenêtre, avec nostalgie, la splendeur rose tendre des magnolias en fleurs et le vert bourgeonnement des arbustes parés d'espoir.